

Éditorial

Anne-Françoise Garçon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/353>

DOI : 10.4000/ephaistos.353

ISSN : 2552-0741

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 3

ISSN : 2262-7340

Référence électronique

Anne-Françoise Garçon, « Éditorial », *e-Phaïstos* [En ligne], I-2 | 2012, mis en ligne le 12 février 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ephaistos.353>

Éditorial

Anne-Françoise Garçon
Professeur en Histoire des Techniques
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

L'Histoire n'est pas ce « roman vrai » dont parlait Paul Veyne. L'expression est superbe certes, mais elle induit en erreur. Parce que tout simplement, le « roman faux » n'existe pas. Les genres sont différents. Bien sûr, le récit, ou si l'on préfère l'ordonnement narratif, est commun aux deux écritures, l'historique et la romanesque; et le travail sur les sources qui fondent le travail des premiers, appuie souvent le travail des seconds. Mais la ressemblance s'arrête là. Le récit que l'historien ordonne, au-delà de la mise en scène, au-delà de la restitution, est interprétation, compréhension de l'action humaine passée, de ses impacts, de ses fondements, de ses modalités de fonctionnement. Il en résulte un usage des sources qui spécifie la discipline, en tant que scientifique. Plus en avant, la relation aux sources spécifie l'histoire que l'on pratique. « Les archives ne sont pas des greniers à faits », tempêtait Lucien Febvre, en 1947, pour réfuter cette histoire historisante qui donnait force d'explication au seul déroulé chronologique. « Comprendre, ce n'est pas clarifier, simplifier, réduire à un schéma logique parfaitement net...; comprendre, c'est compliquer », ajoutait l'historien. Cette grande leçon, cette leçon fondatrice, a été bien entendue. Mais est-elle complètement retenue ? En France trop souvent encore, le cadre prime dans la détermination de l'objet à analyser. L'interprétation historique reste liée à l'étude des sources écrites dans une période donnée. La logique des « Studies », ces spécialités historiques travaillées pour elles-mêmes, avec des fondements épistémologiques qui diffèrent nécessairement de ceux qui sous-tendent une

stricte assise chronologique, peinent à trouver leur légitimité scientifique, et plus encore institutionnelle. Or l'Histoire des techniques relève des Studies. Lorsque pour étudier l'histoire d'un moulin, l'histoire d'un matériau : acier, verre, brique, cuivre, etc., l'histoire d'un procédé ou d'un environnement hydraulique, la pensée technique historique d'un corps de métier ou d'une entreprise, on choisit strictement la « période » pour cadre d'analyse, on réfute implicitement la capacité des techniques à exister dans la très longue durée. Le recul manque pour analyser les différences de temporalités dans l'évolution du millefeuille architectonique qui forme les sociétés : religieux, politique, administratif, économique, technique. On s'interdit de penser cette évolution autrement que par paliers progressifs, on s'interdit des comparaisons fructueuses entre objets, procédés ou pensées techniques voisins quoiqu'utilisés dans d'autres espaces-temps. Car la source écrite en ces domaines n'est pas la mieux disante, pas même l'iconographie, qui est tout sauf une photographie des anciens savoirs techniques. L'antériorité de l'oralité, anthropologique autant qu'historique, la matérialité de l'objet technique, les spécificités des régimes de la pensée opératoire obligent l'historien travaillant sur ces questions à inventer leurs sources, toutes périodes confondues. Il leur faut impérativement restituer cette troisième dimension qui les rapproche de la complexité spatiale de l'atelier, cette « 3D » qui fonde le geste technique, décide de la carte physique et mentale des ateliers et donne forme à l'objet. C'est ce que travaille cette seconde livraison d'*e-Phaistos*.